

Introduction

Bienvenue à cette première rencontre de la huitième semaine de *Eyes on Gaza*. Si nous en sommes déjà à notre huitième semaine, la guerre d'extermination à Gaza, elle, dure depuis près de deux ans. Dans le cadre de nos rencontres, nous nous efforçons donc de nous tourner vers ce qui se passe à Gaza même, mais aussi d'éclairer les conditions qui, en Israël, rendent possible une telle entreprise d'extermination, en revenant sur ses racines, son histoire, ainsi que sur la façon dont elle nous impacte et nous façonne, en tant qu'individus comme en tant que société. Aujourd'hui, nous recevons Ghadir Hani, militante pour la paix et membre du comité de direction de l'organisation *Standing Together* [<https://www.standing-together.org/en>], pour aborder précisément l'angle de la société israélienne. Elle a choisi d'axer son intervention sur le thème « Être Palestinien en Israël ». Coïncidence remarquable, Ghadir nous rejoint précisément en ce jour où a eu lieu l'action coup-de-poing des jeunes militants et militantes de *Standing Together* (dont beaucoup sont étudiants à l'université de Haïfa) qui, de façon impressionnante, ont réussi à prendre brièvement le contrôle de nos écrans. Leur geste résonne pour nous comme un encouragement, et nous leurs en sommes reconnaissantes. Merci beaucoup, Ghadir, d'être parmi nous aujourd'hui. La parole est à vous.

Intervention

Choukran! Merci Lior, merci sincèrement de m'offrir la possibilité de prendre la parole ici, et merci pour cette initiative. Car ces rencontres sont émouvantes, et surtout très importantes et je consulte également régulièrement le site *Eyes on Gaza*. Vous faites un travail remarquable. Je comprends que je ne dispose que de huit minutes, alors je commencerai par me présenter : je m'appelle Ghadir, et j'ai bientôt 48 ans. Je viens d'Akko [Acre], mais j'ai passé de nombreuses années dans le Néguev. Je milite pour la paix depuis mon plus jeune âge, et si j'ai choisi de vous parler d'un tel sujet, c'est parce que je suis confrontée à ce que signifie être citoyenne palestinienne de l'État d'Israël dans mon propre vécu. Les défis que pose cette condition, je les ressens avec une intensité particulière depuis le 7 octobre et la guerre. Depuis la guerre, je participe à de nombreuses activités et à des manifestations et, avant la guerre, je me suis très fortement impliquée dans les mobilisations contre le coup d'État judiciaire. Or, à cette époque, une question revenait sans cesse : « où sont les Arabes ? » C'est donc sur cette problématique que je souhaite revenir aujourd'hui.

Pour commencer, je voudrais dire que j'ai perdu, le 7 octobre, une amie très chère, Vivian Silver. Elle apparaît ici derrière moi [sur la photo]. Vivian vivait au kibboutz Be'eri, et c'est là, ce matin-là, qu'a commencé cette nouvelle réalité, dans toute sa complexité. Je suis membre de *Kol Aher* – « Une voix différente » – un collectif d'habitants de la zone frontalière de Gaza qui, depuis l'instauration du blocus, en réclame la levée et la reconstruction de Gaza. Vivian faisait partie de ce collectif et nous avons justement été en contact ce jour-là. Mais alors que nous prenions peu à peu, tout au long de cette journée, la mesure de l'horreur de ce qui se passait, cinq semaines plus tard, nous avons reçu la terrible nouvelle : Vivian avait été assassinée chez elle, au kibboutz Be'eri, le 7 octobre. Voici, donc, ce qui rend la réalité de notre condition si complexe : entretenir des liens d'amitiés avec des Israéliens,

partager leur douleur, ressentir leur souffrance et constater que tout le monde, même une militante pour la paix comme Vivian, peut être touché. J'en ai moi-même fait l'expérience de la manière la plus intime qui soit, car Vivian et moi étions très proches ; j'ai dormi des dizaines de fois chez elle, justement dans la pièce sécurisée où elle a été assassinée. Par ailleurs, il y a la douleur que l'on ressent devant ce que traverse notre propre peuple, à Gaza. Alors dès le début, j'ai ressenti la nécessité de prendre la parole, d'affirmer que nous devons continuer à nous saluer mutuellement, à nous parler. Car j'avais tellement peur que toutes les blessures du XXI^e siècle ne se rouvrent une fois de plus. À Akko, où je vis, cette impression d'être une indésirable, je l'ai ressentie dans les regards, en marchant dans la rue. C'était pénible, c'était douloureux, et c'est pourquoi j'ai décidé de parler publiquement de la réalité complexe dans laquelle nous place notre condition.

J'ai la chance d'être membre engagée dans de nombreuses organisations qui œuvrent pour la coexistence et la paix. *Standing Together* en est une, et elle accomplit un gros travail de terrain au quotidien pour amener à la fin de l'occupation, pour la paix et la justice, pour la justice sociale et l'égalité entre Juifs et Arabes. Mais j'éprouve le besoin d'intensifier encore davantage cet engagement. Beaucoup de gens me demandent comment je fais pour ne pas plonger dans le désespoir. Or, pour moi, la clé de la réponse, c'est justement le partenariat entre Juifs et Arabes. Seule, je n'en aurais pas le courage. Moi, Ghadir, il m'a fallu des semaines pour oser prendre la parole publiquement pour dire que ce qu'a fait le Hamas est terrible. Non pas que je ne l'aie pas dit avant, bien sûr que si. Mais j'avais peur d'exprimer une critique ouvertement. Durant les 8 ou 10 jours qui ont suivi le 7 octobre, j'avais même peur ne serait-ce que d'évoquer Gaza, car j'avais pleinement conscience de la répression politique qui était en train de s'abattre sur nous, avec des étudiants suspendus des universités ou des personnes renvoyées de leur travail pour avoir osé s'exprimer. Mais petit à petit, j'ai compris, au contraire, combien il était important de parler. Pourtant, je constate que la plupart des gens autour de moi gardent le silence, par crainte. Et ceux qui ont osé s'exprimer, malheureusement, ont été arrêtés.

J'ai donc décidé d'être cette voix, de m'exprimer et de porter un discours différent, mais aussi d'agir, d'oser agir. Ainsi, avec *Standing Together*, nous avons lancé une campagne de collecte de fonds, après avoir constaté que les Palestiniens d'Israël étaient réduits au silence et dans l'incapacité de dire ou de faire quoi que ce soit. La situation était très difficile, car même les dons financiers étaient interdits. Or, parmi les gens qui habitent à Jaffa, à Lod, à Ramlé, il y en a beaucoup qui ont de la famille à Gaza, des parents qui sont partis comme réfugiés [en 1948], et ces gens ne pouvaient rien faire. Donc, il fallait agir. D'où l'idée de collecter des fonds, et les gens se sont mobilisés de façon impressionnante. À l'origine, nous pensions avoir de quoi remplir dix ou vingt camions. En fin de compte, on en a rempli 400 ; c'était extraordinaire. Je crois que cette campagne a donné à la société palestinienne d'Israël l'occasion de vraiment faire quelque chose pour les gens de Gaza. Au début, Alon-Lee Green, le co-directeur de *Standing Together*, a publié un message sur Twitter exprimant son sentiment de douleur par rapport aux les enfants de Gaza. Mais lorsque la femme d'un membre a retwitté son message, il a été licencié de son travail et on lui a fait des problèmes aussi dans son équipe de football. C'est le genre de choses qui se passent au quotidien. Alors je crois que cette campagne a vraiment permis aux gens de se dire, « Enfin! Nous pouvons faire quelque chose ! »

Aujourd'hui, la priorité, d'après moi, c'est l'assassinat totalement injustifié des enfants à Gaza. Depuis le début de la guerre, près de 20 000 enfants ont été tués. Nous avons organisé de nombreux rassemblements de protestation qui, à mon avis, ont rencontré une forte mobilisation, et pas

uniquement de la part de la société arabe. Il y a deux semaines, le *Comité de Suivi des Arabes en Israël, Partenariat pour la Paix* et d'autres organisations de la société civile ont organisé une marche à Sakhnine, qui a rassemblé des dizaines de milliers de personnes. Ce fut un moment fort, très poignant, et nous avons ressenti à quel point ce type d'action était nécessaire. Depuis, nous continuons d'organiser des *stand-ins* dans les villes arabes. Cette semaine, nous en avons tenu quatre et d'autres actions sont prévues, mais la société arabe en Israël estime qu'il faut en faire encore plus.

Pourtant, la peur demeure. Cette semaine, alors que nous faisons un *stand-in* dans une ville, nous avons demandé à des enfants de se joindre à nous. Leur réponse a été : « Non, la police va nous arrêter ». Même les enfants ont peur de parler. Ma nièce m'a raconté qu'au début de la guerre, un policier ou un officier de l'armée est venu dans son école, avec d'autres personnes, pour commenter les événements. C'était clairement une tentative d'intimidation, ou bien peut-être même une opération destinée à repérer qui parle et ce qui se dit dans les familles.

Voilà la réalité de notre vie, avec cette guerre qui se prolonge, et le fait d'être sommé de choisir un camp. Personnellement, on m'a demandé plus d'une fois : « Pourquoi est-ce que tu n'es pas là-bas ? Pourquoi est-ce que tu ne choisis pas ton camp ? Il faut que tu décides : tu ne peux pas être des deux côtés à la fois ! » Mais moi, je choisis le camp de l'humanité ! Ce même camp qui me donne le droit d'affirmer que j'éprouve une très grande douleur vis-à-vis de ce qui s'est passé le 7 octobre, et que j'éprouve tout autant de douleur vis-à-vis de ce qui se passe à Gaza. Et nous pouvons faire face ensemble : ensemble, dans une résistance conjointe à la guerre d'extermination et à la famine à Gaza, oui, ensemble.

Au début, cela a été très difficile pour moi de voir les réactions des gens avec qui je suis en contact par les réseaux sociaux (dont certains sont de vrais amis dans la vie et d'autres sont des amis virtuels), et qui disaient que l'armée devait entrer à Gaza, même ceux qui ajoutaient qu'il faudrait aussi savoir s'en retirer à un certain moment. Et maintenant, on constate qu'Israël n'est toujours pas parti, mais cherche même au contraire à conquérir Gaza.

Alors, nous devons continuer à faire entendre notre voix, et le faire ensemble. En tant que Palestinienne, je ne peux pas le faire seule. Je me réjouis et je suis fière d'avoir des partenaires nombreux et nombreuses dans ce combat, et je sens que l'opposition à la guerre grandit de plus en plus. À mes yeux, c'est capital. Certes, cela vient un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais.